

Écrire envers et contre tous

Christian Beaulieu, *Envers et contre l'oubli*, Chicoutimi, JCL, 1997, 210 p.

Michel Bruneau, *Inhumanité. Onze nouvelles qui insultent l'intelligence*, Orléans, Ottawack, 1998, 156 p.

Jean-Jacques Pelletier, *L'assassiné de l'intérieur*, Québec, L'instant même, 1997, 192 p.

Claudine Potvin

Numéro 92, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37893ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (1998). Compte rendu de [Écrire envers et contre tous / Christian Beaulieu, *Envers et contre l'oubli*, Chicoutimi, JCL, 1997, 210 p. / Michel Bruneau, *Inhumanité. Onze nouvelles qui insultent l'intelligence*, Orléans, Ottawack, 1998, 156 p. / Jean-Jacques Pelletier, *L'assassiné de l'intérieur*, Québec, L'instant même, 1997, 192 p.] *Lettres québécoises*, (92), 34–35.

Christian Beaulieu, *Envers et contre l'oubli*, Chicoutimi, JCL, 1997, 210 p., 19,95 \$.

Michel Bruneau, *Inhumanité. Onze nouvelles qui insultent l'intelligence*, Orléans, Ottawack, 1998, 156 p., 19,95 \$.

Jean-Jacques Pelletier, *L'assassiné de l'intérieur*, Québec, L'instant même, 1997, 192 p., 19,95 \$.

Écrire envers et contre tous

Faut-il flatter ou insulter l'intelligence du lecteur ?
De la simplicité à l'éclatement.

NOUVELLE
Claudine Potvin

TROP SIMPLE PEUT-ÊTRE, ce recueil de Christian Beaulieu plonge dans les souvenirs de l'enfance, ceux qui nous ont marqués, ceux qu'on garde en mémoire avec tendresse et émotion. Des souvenirs de jeunesse, tout le monde en a mais, pour les rendre vivants, il faut qu'ils soient ou bien extraordinaires, uniques, ou bien racontés sur un mode original, avec grâce, humour, style, bref avec quelque chose de neuf. Ce n'est pas le cas de ce petit recueil composé de treize nouvelles dans lesquelles l'auteur évoque tour à tour l'univers de l'enfance et de l'adolescence.

Le problème de ces récits réside en grande partie dans la banalité des sujets abordés et la mise en place plutôt faible d'une intrigue presque inexistante dans certains cas. Devrais-je parler également de la représentation agaçante d'une culture mâle (bière, filles, sport, gang de gars, chums, initiations, héroïsme) qui pourrait s'avérer touchante

certes, mais qui rend ici la lecture insipide ?

Lecture récupérée toutefois, épisodiquement, par le ton humoristique, cynique même, de l'auteur, veine qu'il aurait eu intérêt à exploiter davantage. Ainsi, ses remarques sur l'absurdité de l'époque ajoutent une dimension intéressante au récit qui, autrement, manque de couleur. Finalement, en quatrième de couverture, l'éditeur signale qu'« on lit ce livre comme on feuillette un album de photos ». Voilà le problème. Y a-t-il quelque chose de plus ennuyant que de feuilletter les albums de photos des autres à moins que le commentaire du ou des principaux acteurs représentés qui accompagne le geste permette de dépasser la photo, c'est-à-dire la nostalgie du souvenir ? En ce sens, dans *Envers et contre l'oubli*, Christian Beaulieu ne va pas plus loin que l'évocation suscitée par l'image et, de simple et tendre, le livre devient simpliste et mièvre.

La bêtise humaine

Il faut du courage pour sous-titrer un premier ouvrage *Onze nouvelles qui insultent l'intelligence*. La tentation est grande pour une lectrice de mon genre ou de tout genre de traduire par « onze nouvelles qui insultent l'intelligence du lecteur ou de la lectrice ». Heureusement

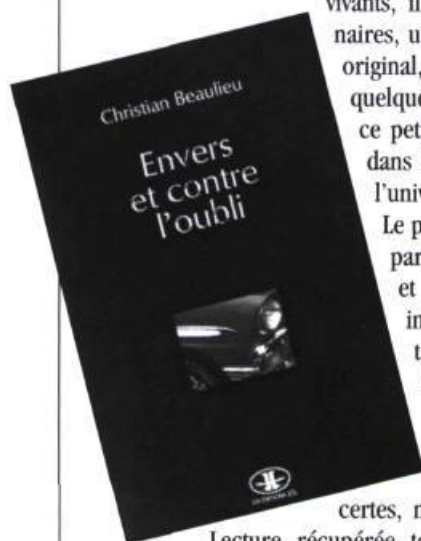
pour Michel Bruneau, ce n'est pas tout à fait le cas. Onze nouvelles donc, dont un long récit de trente-quatre pages (« Le vol »), dans lesquelles Bruneau dresse le procès de la condition humaine dans un monde sans issue. L'auteur met en scène onze personnages qui se promènent de Montréal à Vienne, en passant par Toronto, Vancouver et la Californie, pour ne trouver au bout du voyage que le vide, comme ces passages de « Trois mots » l'indiquent : « Une succession de départs et d'arrivées, où seule une mort grise fait office d'interlude. Une routine, qui, une fois au bout, redémarre en sens inverse » ; « illusions jetables après usage » ou encore des « milliers de visages sans expression, sans pensées, sans vie, ces milliers d'animaux dans une jungle de solitude où s'espionnaient les proies » (p. 81).

Ce triste constat repris à plusieurs reprises dans ces textes se donne à travers une exploration ironique du quotidien (la quête d'un mendiant, la fugue d'un adolescent, le drame d'une mère porteuse, d'un amant délaissé ou d'une vengeance ratée, etc.), récits axés sur l'anecdote. Ces portraits du vécu, Bruneau les complète dans un tableau qui sous-tend l'ensemble des nouvelles, soit le conflit entre le moderne et l'ancien (voir « Le voyage », « Le grand confort », « La fin »). Ce recueil offre donc quelques textes amusants et une réflexion satirique, lucide et amère sur notre destinée. Par contre, l'auteur se fait parfois trop explicatif, intentionnellement trop éducatif (voir « Fresno » par exemple), ce qui atténue l'intérêt de la lecture. Cependant, malgré un certain abus de clichés douteux ou inutiles (de la religieuse on passe à la prostituée dans « Le vol », le messie et *Faith* dans « Mais... si ! », la caricature de la mère porteuse dans « Vie à deux »), on ne peut affirmer, pour en revenir au début de la chronique, que ces nouvelles insultent l'intelligence. Elles proposent davantage de repenser le concept d'intelligence et d'humanité.

En dernier lieu, une remarque à l'éditeur : un nombre assez considérable d'erreurs demeure. Il faudrait que la lecture finale du manuscrit soit faite avec plus d'attention.

Chroniques de l'étrange

L'instant même nous a habitués à des textes de qualité, mais il nous arrive encore quelquefois d'être doublement et agréablement surpris. *L'assassiné de l'intérieur*, qui tire son titre du premier récit, nous promet une lecture enlevante, extrêmement riche et pleine de surprises,



autant sur le plan formel que sémantique. Livre plein s'il en est un : une trentaine de nouvelles et surtout des corps (physiques et textuels) abondants qui débordent et envahissent l'univers mental des individus qui les portent. Un homme qui se promène avec un couteau dans la poitrine, un chirurgien qui saigne *ad infinitum*, un fossoyeur d'illusions, un homme que le temps/la démangeaison gruge et qui devient objet d'étude scientifique, un individu atteint de laryngite chronique, voire de mutisme, un enfant qui colle aux autres et meurt ou survit sous la forme d'un arbre, un garçon recouvert d'argent, une fillette qui meurt d'ennui, un être bosselé qui se transforme en tortue, un obèse qui engraisse de l'intérieur, « autant de corps inquiétés qui renouent avec l'imaginaire viscéral » (quatrième de couverture).

Dans ces histoires, tout se donne hors de proportion : l'excès, l'in vraisemblable, l'étrange, l'inhabituel, l'incongru, l'extraordinaire, l'onirique, la démesure. Tout ce plein du texte se traduit dans l'écriture par la forme poétique, l'éclatement du genre, paradoxalement la brièveté, le travail de et sur la langue, et donne au verbal une dimension que les auteurs de nouvelles oublient trop souvent. Cet effet de boursoufflement que l'écriture de Pelletier crée se condense dans le paradigme de la mort, celle-ci ne signifiant que l'autre versant possible d'existences exacerbées, plus qu'irréelles. Les personnages de Pelletier tombent comme des mouches, victimes du « poids de l'ombre », du « murmure étouffé » des choses, « prisonnier[s] du vide », de la « vie en pointillé ».

Les titres des quelques nouvelles que je reprends ici montrent à quel point l'exploration de la réalité passe dans ce recueil par l'écriture du refoulé, d'où le transfert du psychique dans les zones corporelles. L'auteur en met et en remet au point de faire éclater le sens, l'espace corporel, élastique, tendu comme une peau de tambour, représentant la seule limite. Dans un premier temps, le récit s'engorge, s'enferme même, fait le plein pour se vider par la suite, pour déborder, se morceler, se consumer, se dédoubler dans la lettre. Pelletier nourrit ses corps hétéroclites de nombreuses interventions sur le thème de l'écriture sous une forme ou une autre (voir « Le fossoyeur perpétuel », « La bête à bonheur », « L'homme qui criait du papier », « La dernière lettre du montreur de mots », « Le réparateur d'histoires »).

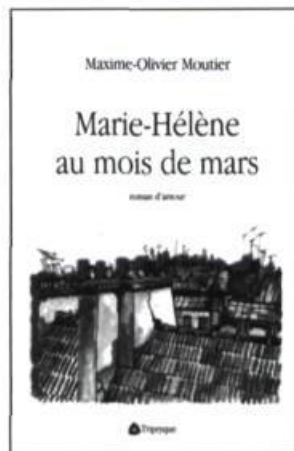
Ainsi, intercalées entre les récits, six « Histoires d'outre-mère », sortes de poèmes narratifs, racontent le cheminement d'un « je » (le registre autobiographique qui donne au corps de l'autre tout son poids d'angoisses et de désirs) qui condense à son tour la démarche intérieure d'un être aux prises avec les mots et les absences de sa vie. Le « Tu. Scellé. Celé dès l'origine » (« Avant et après le camion », p. 13) du commencement débouche sur le « alors je mourrai enfin affadi en moi il fera encore très jeune mais je mourrai je mourrai de n'avoir su être mort à tous les spasmes qui m'advenaient » (« Ébauches à voix H/F alternées puis fondues », p. 174-175) de la fin.

Il est rare que l'on ait envie de relire un recueil de nouvelles, tant le genre a un caractère passager, temporaire, bref, mais j'ai lu *L'assassiné de l'intérieur* avec tant de plaisir que j'en recommanderais la re/lecture en tout temps.



TRIPTYQUE

Tel. et téléc.: (514) 597-1666 Site Web: www.generation.net/tripty



Maxime-Olivier Moutier
**MARIE-HÉLÈNE
AU MOIS DE MARS**
Roman, 164 p., 18 \$

Marie-Hélène au mois de mars raconte d'abord les raisons qui ont mené le narrateur à un désir de suicide. Au-delà de l'anecdote, il est aussi question d'amour — avec tout ce qu'il a d'implacable — de la folie — et de la famille. Un must!



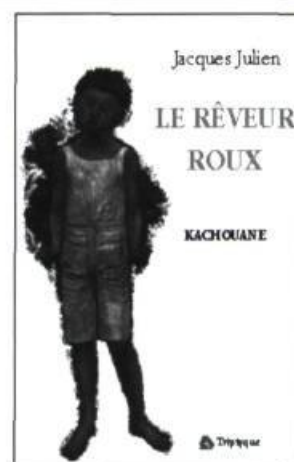
Sir Robert Gray
**MÉMOIRES D'UN HOMME DE
MÉNAGE EN TERRITOIRE ENNEMI**
Roman, 187 p., 20 \$

Ponctué d'observations grinçantes et de révélations scandaleuses, dénués de toute rectitude politique, ces *Mémoires* tracent un portrait assez cru d'une société québécoise qui ne s'en sortira pas indemne.



Daniel St-Onge
TREKKING
Roman, 240 p., 22 \$

Michel O'toll débarque au Népal où il compte réaliser un trekking dans l'Himalaya. Un agréable voyage touristique... Enfin, le croit-il jusqu'à sa rencontre fortuite avec un misérable conducteur de rickshaw de Katmandou. Bon voyage!



Jacques Julien
**LE RÊVEUR
ROUX**
Roman, 207 p., 18 \$

«Il était une fois une province fictive de la toundra canadienne : la plate Kachouane... Francophone, Amérindiens et Métis (Crapoussins, Naturels et Mélangés dans cette histoire) s'y dépètrèrent de leur mieux D'un destin séculaire»